

WARNER BROS. ENTERTAINMENT FRANCE et ALICÉLEO CINÉMA
présentent

ROSCHDY ZEM

PASCAL ELBÉ

TÊTE DE TURC

Un film de

PASCAL ELBÉ

avec **RONIT ELKABETZ, SIMON ABKARIAN**
FLORENCE THOMASSIN, VALÉRIE BENGUIGUI
et **SAMIR MAKHLOUF** dans le rôle de Bora

SORTIE: MERCREDI 31 MARS 2010

Durée: 1h27
www.tetedeturc.fr

Ce film a reçu le prix cinéma 2010 de la Fondation Diane et Lucien Barrière



DISTRIBUTION

WARNER BROS. Entertainment France
115-123, avenue Charles-de-Gaulle
92 200 Neuilly-Sur-Seine

RELATIONS PRESSE

François Hassan Guerrar
Tel: 01 43 59 48 02
Mail: guerrar.contact@gmail.com



SYNOPSIS

■ UN GESTE, ET TOUT BASCULE.

Un adolescent de 14 ans, un médecin urgentiste, un flic en quête de vengeance, une mère qui se bat pour les siens, un homme anéanti par la mort de sa femme, voient leurs destins désormais liés.

Alors que le médecin passe plusieurs jours entre la vie et la mort, les événements s'enchaînent et tous seront entraînés par l'onde de choc.



ENTRETIEN AVEC PASCAL ELBÉ

Comment passe-t-on d'acteur et scénariste à auteur complet de son premier film ?

Pour moi, c'est toujours l'histoire qui commande le projet et je ne me suis pas posé la question de savoir qui pourrait le réaliser. Au départ, il s'agit d'un fait divers : en 2006, à Marseille, Mama Galledou, passagère d'un bus, a été brûlée vive par des jeunes qui n'avaient pas la moindre conscience des conséquences de leurs actes. C'était un guet-apens prémédité qui ne pouvait pas avoir été improvisé. Ce qui m'avait le plus choqué, c'est qu'un an plus tard les jeunes ne se sont pas exprimés pendant le procès et n'ont jamais demandé pardon, de peur d'être rejetés de la bande. Comme si leur peine de prison n'avait servi à rien. Et comme si notre pacte social avait éclaté en mille morceaux.

Cette histoire m'a accaparé, mais je ne me voyais pas expliquer à quelqu'un pendant deux mois pourquoi je m'y intéressais. Du coup, j'ai décidé de le mettre moi-même en scène. D'autant que j'ai souvent ressenti une frustration lorsque j'étais scénariste, sans réaliser. J'avais envie de commettre mes propres erreurs !

Quel type de recherches avez-vous menées ?

Je me suis beaucoup documenté et je suis allé sur le terrain, où j'ai rencontré des travailleurs sociaux, des urgentistes et des flics. J'ai passé des heures à lire les blogs entre les pompiers et les urgentistes, où ils racontent qu'ils ne peuvent plus intervenir dans certains quartiers sans escorte policière. J'ai aussi vu des cités totalement à l'abandon, où il n'y a plus de commissariat à 2 km à la ronde. J'ai même demandé au patron de la Brigade Criminelle de relire

mon scénario pour détecter d'éventuelles erreurs. Pour moi, c'est un film d'engagement. Je ne voulais surtout pas qu'on me prenne en défaut sur ce que je raconte. Du coup, tout ce que j'avance dans le film est vrai et étayé par des témoignages. Comme, par exemple, le fait de ne pas pouvoir parler de peur de passer pour un délateur ou de devoir carrément quitter la cité quand la situation devient intenable.

Vous souhaitiez d'emblée aller vers le thriller ?

Le point de départ de ce gamin déchiré entre sa conscience et son avenir me semblait un dilemme intéressant pour un thriller : soit il écoute sa conscience et il se met lui-même un obstacle sur sa route, soit il devient un peu cynique et il trahit alors sa conscience...

Le polar vous permet aussi d'aborder des thèmes complexes.

C'est comme une forme de pudeur : je n'aurais pas pu passer par la chronique pour dire ce que j'avais à dire. J'avais besoin d'une mise en situation et le polar permet, justement, de faire passer des idées sans les marteler. La scène entre les deux frères dans la voiture est la seule où je me suis autorisé à laisser parler l'auteur. Le reste du temps, les personnages sont inscrits dans leur propre logique.

D'ailleurs, quelques plans seulement suffisent à saisir les enjeux de chaque personnage...

Au moment de l'écriture, j'avais besoin d'être très explicatif pour être sûr que le spectateur comprenne

bien les enchaînements. À l'image, je me suis rendu compte qu'il fallait faire confiance aux gens : parfois, une simple tenue vestimentaire ou un regard suffisent pour cerner un personnage. Je ne voulais pas alourdir le propos par des dialogues inutiles.

La famille semble être un leitmotiv dans le film.

Dans tous mes scénarios, la famille revient systématiquement car elle nous renvoie à nous-mêmes et conditionne nos vies : un ami m'a d'ailleurs fait remarquer que mon film était sans doute autobiographique. Plus largement, tous les polars que j'aime – comme LE PARRAIN, LES AFFRANCHIS ou les films de James Gray – parlent de la famille et de la trahison des siens. Que doit-on faire ? Rester fidèle à sa famille et à un certain code de l'honneur ? Ou trahir son clan par souci de la vérité ? Cela génère beaucoup de culpabilité, mais c'est en même temps un formidable moteur dramatique.



Quelles sont vos autres influences ?

J'aime beaucoup le cinéma israélien, comme PRENDRE FEMME de Ronit Elkabetz, où la famille pèse de tout son poids pour que Viviane reste auprès de son mari et de ses enfants. J'ai aussi vu des films

comme BOUGE PAS, MEURS ET RESSUSCITE, PIXOTE ou LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL qui confrontent l'enfance à la violence et à l'instinct de survie. C'est un cinéma où je me retrouve complètement.

En revanche, la construction de Tête de Turc évoque plusieurs films choraux.

Oui, je me suis inspiré du cinéma de Robert Altman, de Paul Haggis et surtout des films d'Alejandro Inarritu. Je me suis dit que c'était très risqué, mais qu'il n'y avait pas de raison qu'on ne tente pas de le faire en France. En tout cas, pour mon premier film, je ne voulais surtout pas d'un sujet «habile» que l'on pitche facilement !

Vos personnages ont des origines très différentes.

Je voulais leur donner une identité et une culture très fortes. J'ai pensé que si je m'attachais à des Arméniens et des Turcs, cela me permettait de les opposer. Immédiatement, cela les situe par rapport à des traditions : ils sont obligés de rendre visite à leur mère ou d'aller à l'église, ils ont le respect des aînés, ils ne peuvent pas dire tout ce qu'ils pensent à leur père etc. C'est une dimension qui me manque en général dans le cinéma français et que l'on retrouve davantage dans les films de James Gray ou de Martin Scorsese.

Pourtant, certains de vos personnages cherchent à gommer leurs origines.

C'est un phénomène qui me frappe : parfois, nos parents et nos grands-parents ont tout fait pour effacer leurs origines et ne surtout pas dire d'où ils viennent. Sans être dans la mélancolie ou la nostalgie, je pense que le travail de la mémoire est important. Et quoi qu'ils en pensent, c'est leur identité et leur culture qui permettent à mes personnages de se tenir debout.



Le film est parcouru par un sentiment d'urgence. Cela reflète-t-il l'atmosphère avant et pendant le tournage ?

Absolument. J'avais dit à mes acteurs que s'ils aimaient le scénario, on n'allait pas faire d'innombrables lectures autour d'une table : tout est dans le texte car c'est une histoire qui leur appartient à tous. Sur le plateau, il n'était plus temps de se poser des questions : il fallait avoir des réponses ! Il n'y a qu'une seule scène qui nous a vraiment posé problème : ce qui est formidable, c'est que ce jour-là tous les comédiens se sont exprimés comme si c'étaient eux qui avaient écrit le scénario. J'étais ravi parce que j'ai compris qu'ils s'étaient vraiment approprié l'histoire.

Combien de temps a duré le tournage ?

Six semaines pendant lesquelles j'ai passé des nuits agitées ! On tournait la semaine, je vérifiais les décors le vendredi soir et je montais le week-end avec Luc Barnier. Du coup, quand je reprenais le tournage, cela me permettait de ne pas découper de la même façon et, surtout, de mieux savoir dans quelle direction j'allais. C'était totalement épuisant, mais j'étais tellement heureux de pouvoir travailler de cette manière que j'aurais pu continuer encore quelques semaines.

Il y a justement une sécheresse d'écriture que l'on retrouve au montage.

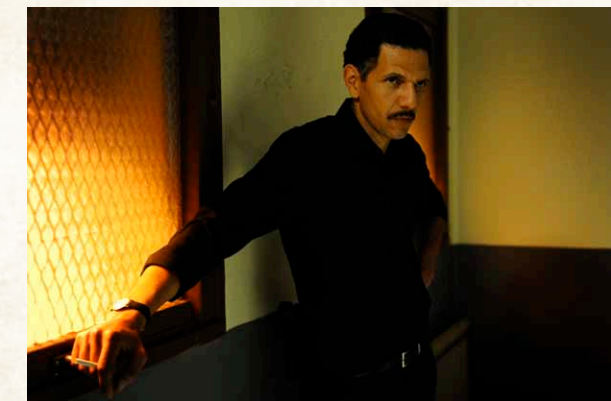
J'ai un sens du sacrifice assez développé ! Même quand une scène me semblait réussie sur un plan technique, je n'avais aucun mal à me mettre à la place du spectateur et à la couper si je sentais qu'elle n'apportait rien de particulier. J'aime les films un peu âpres où l'attention du spectateur est sollicitée. En tout, j'ai dû supprimer trois ou quatre scènes.

La lumière est très belle et fait ressortir le grain de la peau. Comment avez-vous travaillé lumière et couleurs ?

Ce n'est pas parce que le propos est un peu âpre que je voulais une image naturaliste. Au contraire, je tenais à avoir une lumière contrastée, comme dans les films de James Gray. J'avais envie de travailler dans des tonalités comme le cyan, l'orangé et le vert. Comme on tournait en studio, on pouvait se permettre d'oser des couleurs stylisées.

Où avez-vous tourné ?

Dans un hangar désaffecté qui a été mis à notre disposition par la mairie de Suresnes. On a arraché les murs et les poignées de portes et on a créé une douzaine de décors sur place. J'ai vite appris à

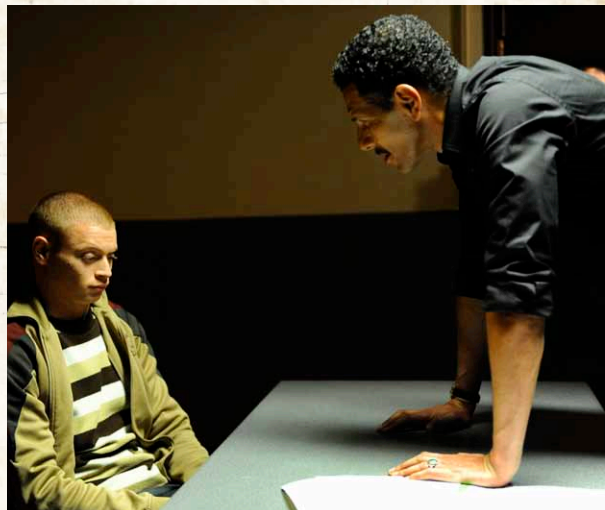


tricher avec l'image. Mais j'ai aussi eu beaucoup de chance comme, par exemple, avec la ferronnerie qu'on a trouvée et qui correspondait à ce que je recherchais.

On retrouve aussi une profondeur sonore qui ajoute à la tension, ce qui est très rare dans le cinéma français.

Au départ, l'ingénieur du son m'a proposé quelque chose de très réaliste, où l'on entendait le moindre bruit. Or, je pense qu'il faut travestir le son et ne garder que l'essentiel. C'est comme avec les mots : les sons se travaillent.

Dès le scénario, je voulais une atmosphère sonore dominée par une fréquence basse. En plus, comme le personnage principal a une oreille déficiente, il a tendance à s'isoler du monde et à se retrancher dans sa bulle. Et lorsqu'il perd son appareil dans sa course, le son est pour ainsi dire suspendu : on ressent un flottement et un quasi silence total. On a beaucoup travaillé dans cette direction.



La direction d'acteurs est au cordeau. Comment les avez-vous choisis et dirigés ?

Je pense qu'il ne faut pas écrire un scénario avec un acteur en tête : c'est la meilleure manière de ne pas obtenir son accord. J'avoue que je n'ai pas pensé immédiatement à Roschdy Zem pour le rôle du flic : il ne ressemblait pas vraiment à un Arménien ! Mais il m'a dit que c'était au réalisateur de faire en sorte que l'acteur se glisse dans la peau du personnage – et il avait raison. Je lui ai donné quelques heures pour lire le scénario : il m'a dit oui tout de suite. À partir du moment où je l'ai envisagé dans le rôle, cela m'est apparu comme une évidence.

Pour la mère, je voulais quelqu'un qui me rappelle les grandes actrices italiennes du néo-réalisme et qui puisse incarner la dignité et la fierté. J'ai très vite pensé à Ronit Elkabetz : dans PRENDRE FEMME ou MARIAGE TARDIF, elle prend des coups terribles et continue à se tenir debout – et c'est exactement ce que je voulais pour son personnage. Je lui ai simplement demandé de garder une certaine douceur dans la tessiture de sa voix.

Je ne pouvais pas imaginer de faire un film sans Simon Abkarian.

Et pour le rôle de Bora ?

Je voulais prendre un jeune qui n'avait presque jamais fait de cinéma et qui n'était pas dans une sorte de confort. Je voulais que ce soit un gamin qui soit dans une forme d'urgence. J'ai rencontré beaucoup de garçons, mais Samir m'a touché par sa simplicité et sa capacité d'écoute.

Comment avez-vous dirigé les comédiens ?

Je ne voulais surtout pas qu'ils jouent. Au contraire, je tenais à ce qu'ils en fassent le moins possible. Du coup, je n'ai pas cessé de leur dire de gommer tel ou tel tic de jeu. Je leur disais souvent : «Souvenez-vous de votre état d'esprit quand vous vous réveillez le matin : vous avez un débit naturel et vous ne ponctuez pas vos phrases pendant deux heures. C'est ce que je vous demande de faire.» Quand ils ont fini par trouver la tonalité que je recherchais, ils se sont épanouis parce qu'ils ont compris que cela les rapprochait d'eux-mêmes.

Est-ce que vous n'avez pas hésité à être à la fois derrière et devant la caméra ?

Par facilité, j'ai interprété le médecin parce que je savais que ce n'était pas un rôle majeur. Surtout, ma complicité avec Roschdy m'a beaucoup facilité la tâche. Ceci dit, si j'avais pu rester uniquement derrière mon combo, j'aurais largement préféré.

Vous avez mêlé les origines des comédiens et des personnages. Cela a-t-il une résonance particulière ?

Je ne supporte pas les étiquetages. Je me suis dit qu'au cinéma, on pouvait tout faire accepter au spectateur. Car ce qui m'intéresse avant tout, c'est la vérité dans le regard. Du coup, peu importe de choisir une actrice israélienne pour jouer une Turque ou un Beur pour interpréter un Arménien.



Comment avez-vous choisi Bruno Coulais pour la musique ?

Quand j'étais dans les cités, je n'ai jamais entendu de «ghetto blaster» ou de rap poussé à fond. J'ai surtout été frappé par le silence, le désœuvrement et la solitude. Je ne voulais donc pas des musiques qui stigmatisent en général la banlieue. J'ai donc eu envie d'une musique plus «classique». Quand j'ai rencontré Bruno Coulais, je lui ai dit que je ne souhaitais surtout pas souligner le propos et qu'il fallait que la musique ne soit pas omniprésente pour ne pas trop accompagner les comédiens. Après, je lui ai laissé toute marge de manœuvre pour me proposer quelque chose.



ENTRETIEN AVEC ROSCHDY ZEM

Vous êtes un vieux complice de Pascal Elbé. Vous connaissiez son projet ?

On est amis de longue date, mais on a toujours eu des parcours professionnels parallèles – sauf pour MAUVAISE FOI dont on a coécrit ensemble le scénario. Pascal m'a surpris par la teneur et le propos de son film, sans doute parce qu'il se dégage de lui une certaine pudeur. Du coup, dans son scénario, j'ai retrouvé Pascal tel que je le devine dans son intimité : on y décèle toutes ses peurs et ses angoisses qu'il n'a pas l'habitude d'exprimer au quotidien.

Qu'avez-vous pensé du film ?

Pascal a su trouver une forme de fluidité qui était loin d'être évidente, d'autant qu'il y a beaucoup de personnages et qu'il fallait donc imaginer une trame suffisamment prenante pour cueillir le spectateur. Au final, c'est un film très touchant qui ne verse jamais dans la violence gratuite.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

D'abord le flic que Pascal me demandait d'interpréter : un homme plein de souffrance et de cicatrices, mais qui manifeste, tant bien que mal, un besoin de fraternité. Il y avait dans le scénario toute la densité qui permet de caractériser les personnages : ce qui les motive, d'où ils viennent, pourquoi ils souffrent etc.

J'ai également été sensible à la manière dont Pascal parlait de l'actualité à travers une fiction. J'ai trouvé qu'il y avait une vraie forme d'intelligence dans l'intrigue et dans la façon de la raconter.

Le poids de la famille encombre Atom, votre personnage, sans qu'il puisse vraiment s'en défaire...

Il a une particularité qui me touche de près : c'est un aîné. Le poids de l'aîné s'appuie sur une forme de responsabilité et donc de culpabilité à l'égard de sa fratrie. En tant que fils d'immigrés – dont les frères et sœurs sont restés au pays –, on éprouve non seulement de la culpabilité, mais aussi une forte anxiété par rapport à ceux qui n'ont pas eu la chance de venir vivre en France. Du coup, mes parents n'ont pas vraiment connu de sérénité. On retrouve un peu de cela chez Atom vis-à-vis du drame qu'il a vécu et qui ne le lâche jamais. C'est ce qui construit sa personnalité et qui le rend attachant, malgré ses failles.

Vous interprétez souvent des personnages opaques et taciturnes...

C'est quelque chose que j'inspire chez beaucoup de metteurs en scène – parfois à mon grand désarroi ! J'ai toujours pensé qu'au cinéma c'était une attitude



qu'on pouvait se permettre : j'aime bien exprimer une émotion ou un trait de caractère d'un simple regard. En voyant le film, je me suis rendu compte que quelques plans suffisaient pour « raconter » le personnage et que Pascal avait eu raison de limiter mes dialogues.

Est-ce que votre grande complicité avec Pascal Elbé a facilité vos rapports sur le plateau ?

Il a une forme de nonchalance dans la vie qu'il n'a plus dans le travail et la mise en scène. Au départ, je me suis permis de le tester en lui faisant des propositions de cadre et d'emplacement de caméra. Avec beaucoup de gentillesse, il m'a systématiquement expliqué pourquoi mon idée ne lui convenait pas, en me donnant des arguments extrêmement convaincants. Du coup, je me suis senti totalement rassuré : j'ai compris que j'étais entre de bonnes mains et que chaque scène avait été mûrement réfléchie par Pascal.

Comment se sont passés les rapports entre les comédiens ?



Comme le film est un puzzle, il y avait de la part de chaque acteur – sans doute inconsciemment – la volonté farouche de « protéger » son personnage et la conviction que celui ou celle que nous incarnions était le plus intéressant. Non seulement cela se ressent dans le film, mais je pense que c'est absolument essentiel.

Quel type de directeur d'acteurs est Pascal Elbé ?

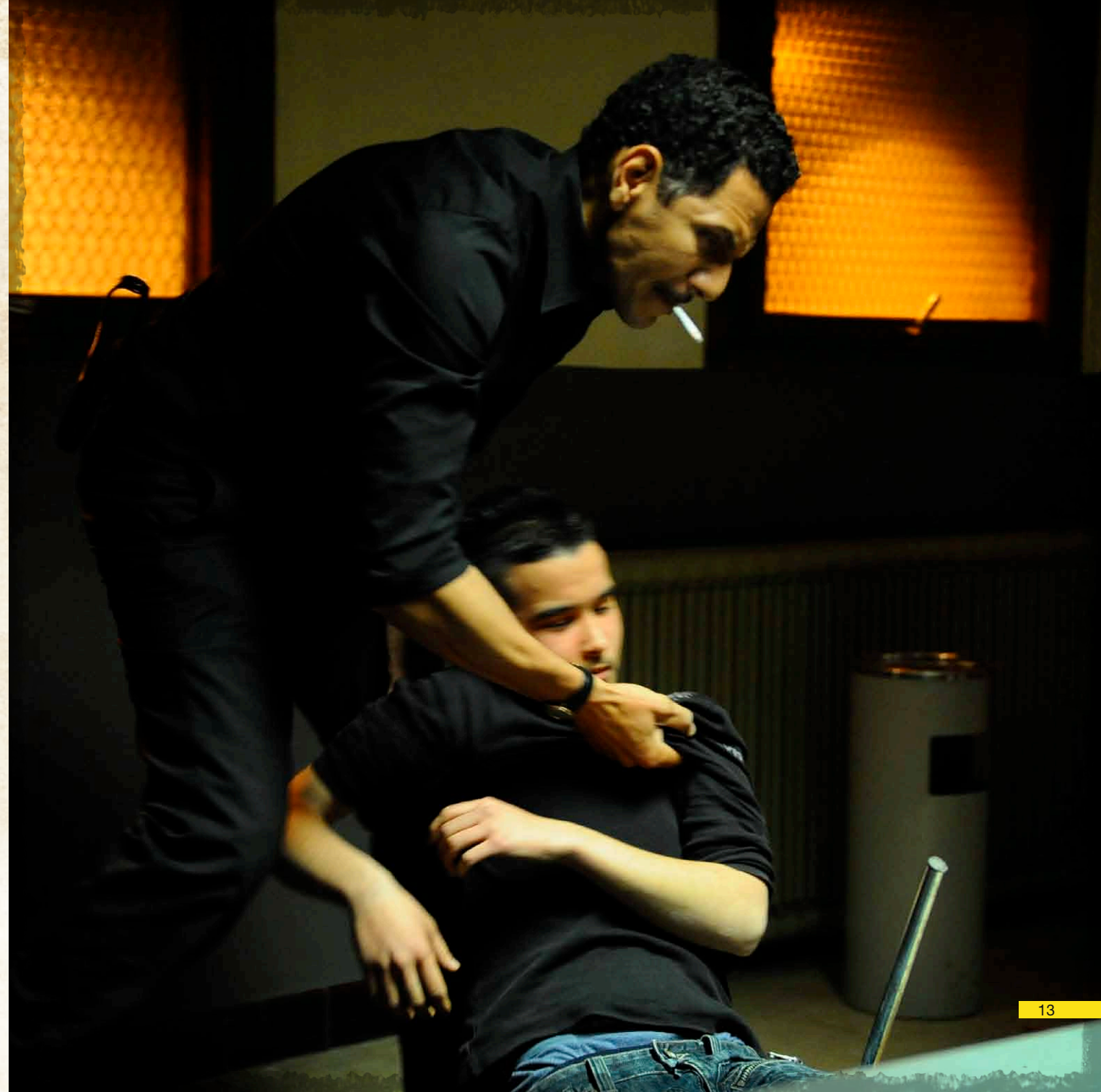
J'ai besoin de son regard et de son soutien pour emmener mon personnage. Mais à partir du moment où l'acteur s'approprie son personnage, il finit par mieux le connaître que le metteur en scène. C'est ce qui m'intéresse le plus car le travail devient alors un véritable échange entre le comédien et le réalisateur.

Qu'avez-vous pensé de votre jeune partenaire, Samir Makhoulf ?

On sent chez lui une angoisse qui disparaît quand il joue. Il a cette forme d'insouciance qu'ont les jeunes acteurs et que nous, qui sommes plus « anciens », avons perdue et que nous recherchons depuis des années. C'est toujours intéressant de se retrouver face à un jeune comédien qui vous renvoie une image de vous à vos débuts.

De même que Ronit Elkabetz campe une femme d'origine turque, vous incarnez un Arménien...

Pour moi, le fait de ne plus camper un personnage par rapport à ses origines est devenu anecdotique dans le cinéma. Je pense que c'est une évolution naturelle qui reflète un changement qui est en train de se produire dans la société. De même, dans le film, j'incarne un type un peu réac : cela me plaisait dans le sens où j'ai le sentiment qu'on a dépassé l'époque où on confiait des rôles de « types bien » aux comédiens d'origine maghrébine.





ENTRETIEN AVEC RONIT ELKABETZ

Qu'est-ce qui vous a décidée à tourner dans ce film ?

J'ai été happée par l'écriture de Pascal Elbé. Il a compris tous les enjeux de l'histoire qu'il raconte : aucun détail ne lui échappe. Il a mis une telle justesse et une telle énergie dans les situations et les différents univers qu'il dépeint que je me suis tout de suite sentie impliquée dans ce projet. Et puis, il y avait aussi la joie de partager cette histoire avec Roshdy Zem, Simon Abkarian que je retrouve et Pascal Elbé lui-même.

Qu'est-ce qui vous a touchée dans *Tête de Turc* ?

L'engagement, le désarroi de gamins livrés à eux-mêmes qui n'ont ni présent, ni avenir, et le parcours d'une femme comme Sibel qui se bat pour rester debout et s'en sortir coûte que coûte.

En tant qu'Israélienne, est-ce que vous comprenez la violence des cités ?

Je comprends la douleur des enfants des cités. Quand on vit dans un environnement de pauvreté et qu'il n'y a plus d'espoir ou d'aide des pouvoirs publics, ces jeunes ne peuvent fonctionner qu'avec les seules armes à leur disposition : le «business» et la violence qui va avec. J'ai été très frappée par la phrase de Bora à sa mère : «Ça ne sert à rien de faire des études pour des gens comme nous.» A ce moment-là, je le gifle parce que cela heurte Sibel qui croit encore qu'il est possible de s'élever socialement et que cela la renvoie à l'absence d'espoir et d'avenir.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

C'est une femme prête à payer le prix fort pour s'arracher à sa condition – un vrai petit soldat en guerre contre la fatalité. Elle travaille douze heures par jour et élève seule ses enfants dans un environnement extrêmement violent. Du coup, elle est très dure avec ses deux garçons parce qu'elle ne veut pas les voir commettre les mêmes erreurs que les jeunes du quartier et qu'elle tient absolument à ce qu'ils aillent à l'école. Alors, forcément, lorsque Bora s'apprête à recevoir une médaille, elle comprend que c'est une chance unique de s'en sortir et d'obtenir des papiers – et rien ne peut plus l'arrêter.



Cela vous a étonnée qu'on vous propose le rôle d'une femme d'origine turque ?

Pascal n'a pas choisi ses comédiens en fonction de leurs origines : il a choisi des âmes en observant le visage de ses acteurs. Il était dans l'essentiel. En Israël, on est encore trop frileux sur ces questions-là, et il est difficile de confier le rôle d'un Sépharade à un Ashkénaze...

Le fait que Pascal et vous-même soyez tous deux comédiens et réalisateurs a-t-il renforcé votre complicité ?

Il est évident qu'un dialogue direct s'instaure entre les artistes qui sont à la fois devant et derrière la caméra. Pascal était constamment à l'écoute des acteurs. Comme il est lui-même comédien, on n'a pas eu besoin de répéter certaines choses... Avec lui, les échanges étaient généreux et très simples. J'ai eu beaucoup de plaisir à étudier le personnage de Sibel en partageant ce chemin avec Pascal.

Avez-vous facilement trouvé vos marques avec Samir Makhkoul qui joue votre fils ?

Oui. J'ai vite trouvé ma place de mère à ses côtés. Il y a chez lui un mélange délicat de force et de timidité. Il absorbe tout ce qui se passe autour de lui et il observe beaucoup. Il m'a plu. Je me suis rendu compte qu'on se ressemblait.



ENTRETIEN AVEC SAMIR MAKHLOUF

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans le scénario ?

En lisant le scénario, je me suis dit que c'était une histoire qui pouvait vraiment arriver un jour. L'intrigue m'a semblé bien ficelée et très vraisemblable. D'ailleurs, Pascal m'avait parlé du fait divers dont il s'est inspiré pour son histoire.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

C'est un adolescent qui vit avec sa mère et son petit frère et qui souffre de l'absence de son père. Bien qu'il habite dans une cité, et dans un environnement très dur, c'est un garçon sensible et doux, pas vraiment comme les autres jeunes de son âge. Ce n'est ni un flambeur, ni un provocateur qui cherche à s'attirer des ennuis. Par exemple, quand il perd son appareil auditif, il a conscience que cela coûte cher et que sa mère n'a pas les moyens de le lui racheter : il ne lui réclame rien. C'est ce qui m'a plu chez Bora.

Qu'est-ce qui le pousse à commettre cet acte insensé au départ ?

Il est au mauvais endroit au mauvais moment, en étant sur le toit de l'immeuble avec une bande de jeunes qui l'influencent. Il ne veut pas rester dans son coin à ne rien faire, de peur de se faire insulter par le reste du groupe.

À quel moment prend-il conscience de la gravité du geste ?

Lorsqu'il voit que la voiture du médecin est en flammes et que les autres jeunes se mettent à fuir.



Tout à coup, il se demande ce qu'il vient de faire et il comprend que c'est une grosse connerie. Il se retrouve seul face à lui-même et il sait qu'il doit assumer les conséquences de son acte.

Il est un peu perdu...

Oui, parce qu'il ne sait pas vraiment quoi faire : est-ce qu'il doit se dénoncer ? Ou bien se taire ? Et il ne sait pas non plus à qui parler : il tente de discuter avec son meilleur copain qui le rejette. Heureusement, il a quelques repères auxquels il peut se raccrocher, comme sa petite amie et son jeune frère.

Est-ce que vous comprenez qu'il refuse d'aller chercher sa médaille ?

Complètement. Il ne veut pas qu'on le félicite pour un acte dont il est, au fond, pleinement responsable. Il sent qu'il ne mérite pas cette reconnaissance et qu'il serait malhonnête d'aller la chercher. Et puis, il ne veut pas non plus être récupéré par les hommes politiques parce qu'il a sa fierté. D'ailleurs, il dit à sa mère : « On ne m'achète pas avec une médaille. »

Comment se sont passés vos rapports de travail avec Ronit Elkabetz ?

Très bien. On s'est d'abord rencontrés avant le tournage pour apprendre à se connaître. Ensuite, sur le plateau, elle m'a immédiatement mis en confiance et m'a permis de trouver mes marques facilement. Elle est très attentive aux autres et j'ai aimé jouer avec elle car il se dégage d'elle une grande sincérité – y compris quand la caméra ne tourne pas.

Et avec Pascal Elbé ?

Il était très cool avec les acteurs. Il savait détendre l'atmosphère en nous faisant rire au bon moment, et en étant sérieux quand il le fallait. Il m'a beaucoup appris sur le métier, et m'a permis d'approfondir mon personnage.

Avez-vous eu du mal à tourner certaines séquences ?

Il y a une scène où j'étais censé pleurer et je n'y arrivais pas. Je n'étais pas content de moi. Mais j'en ai parlé à Pascal et il m'a tout de suite rassuré, en me disant que ce n'était pas grave si je n'arrivais pas à pleurer. À un autre moment, je devais enchaîner une course et une scène d'affrontement avec un jeune. C'était difficile parce que je ne réussissais pas à retrouver mon souffle.

Comment vous êtes-vous préparé physiquement au rôle ?

J'ai travaillé avec un coach pendant deux semaines avant le tournage. Parler avec lui de mon personnage m'a beaucoup fait progresser dans mes idées : il m'a aidé à prendre des risques et à oser proposer des choses nouvelles en m'appuyant sur mon expérience personnelle. C'est ce qui fait que je me suis beaucoup attaché au personnage et que j'ai pu tout donner au moment du tournage.



LISTE ARTISTIQUE

Atom
ROSCHDY ZEM
Simon
PASCAL ELBÉ
Sibel (mère de Bora)
RONIT ELKABETZ
Bora
SAMIR MAKHLOUF
Le veuf
SIMON ABKARIAN
Mouna (mère de Hassan et Samir)
FLORENCE THOMASSIN
Yelda (amie de Sibel)
VALÉRIE BENGUIGUI
Nora (la mère de Atom et Simon)
MONIQUE CHAUMETTE
Claire (amie de Atom)
LAURE MARSAC
Samuel (collègue de Atom)
STEPHAN GUERIN-TILLIE
La Maire
BRIGITTE CATILLON
Aram (père de Atom et Simon)
GAMIL RATIB
Irfan (patron de Bora)
MOUSSA MAASKRI
Nuri (frère de Bora)
LÉO ELBE
Nina (amie de Bora)
ADELE EXARCHOPOULOS
Hassan (frère de Samir)
OMAR AIT-RASS
Samir (jeune arrêté)
HASSAN MEZHOUD

LISTE TECHNIQUE

Mise en scène
PASCAL ELBÉ
Scénario, adaptation,
dialogue
PASCAL ELBÉ
Image
JEAN-FRANÇOIS HENSGENS
Décors
DENIS MERCIER
Montage
LUC BARNIER
Son
PIERRE TUCAT
Montage son
ARNAUD ROLLAND
Mixage
DANIEL SOBRINO
Musique originale
BRUNO COULAIS
Costumes
JACQUELINE BOUCHARD
Maquillage
KATHIA RUIZ
Coiffure
FRÉDÉRIC ZAID

Scripte
VIRGINIE LE PIONNIER
Régie
HENRY LE TURC
1er assistant réalisateur
OLIVIER COUTARD
Directeur de production
MICHEL JULLIEN
Productrice exécutive
FRANÇOISE GALFRÉ
Produit par
PATRICK GODEAU

avec le soutien de
l'angoa-agicoa et du fonds
images de la diversité

Alicéleo

2cinéma

III
le cinéma

le cinéma

CANAL+

CINÉMA

DIGITAL
DTS
SOUND

le cinéma